

QUESTIONS INOYYES.

OV

RECREATION

DES SCAVANS.

Qui s. Min. R. collectorem

Qui contiennent beaucoup de choses
concernantes la Theologie
la Philosophie, & les
Mathematiques.

Conventus Pacificus Annuntiat.



PARIS

CHEZ LES VILLERY, rue Clopin
à l'Escu de France, & au coin de la rue
Dauphine aux trois Perruques.

M. DC. XXXIII.


AVEC PRIVILEGE DU ROY

74 QUESTIONS

trois regles, que l'on appelle
κατὰ μέτρον, *κατὰ ἀνάγκην*, & *κατὰ δίκην*; ou de
omni; *per se*; *uniuersè*; dont
la premiere montre l'ordre,
la seconde la necessité, & la
troisiesme la iustice & l'equi-
té.

QUESTION XIX.

*Quel estude est le meilleur de
tous, & quelle occupation ap-
porte plus de contentement,
& de profit.*

 EVX qui reduisent tou-
tes choses au gain, ou à
l'honneur, & qui vsent
de ce vers hexametre, *Dat Ga-
lenus opes, dat Iustinianus hono-*

INNOVYES. 75

res, n'ont pas l'esprit si borné,
qu'ils ne sçachent bien que l'e-
stude, & l'occupation qui don-
ne plus de satisfaction à l'es-
prit, surpasse tous les autres
exercices, qui se peuvent ima-
giner. Mais on ne tombe pas
d'accord du plaisir qui conten-
te davantage l'esprit: quoy
qu'il soit certain que les veri-
tez en soient le propre object,
& qu'elles seules luy puissent
donner vne parfaite satisfa-
ction. Or les vns se plaisent da-
vantage aux veritez de la Phy-
sique, lors qu'ils s'imaginent
d'en auoir rencontré quelques-
vnes: les autres ayment mieux
les veritez de la pure Geome-
trie; & les autres celles des
Mathematiques meslées: par

exemple, celle de l'Optique, de l'Astronomie, ou de la Musique. Car ie ne parle pas icy des veritez, & de l'estude des choses reuelées, qui establisent la Religion, d'autant qu'elles sont si eleuées par dessus les sciences naturelles, qu'il n'y a quasi nulle comparaizon des vnes aux autres, & que l'entendement humain n'est pas capable de les comprendre, iusques à ce qu'il soit aydé d'une plus grande lumiere que de celle dont nous iouissons maintenant; mais elle est reseruée pour les predestinez, c'est à dire pour ceux qui obseruent les Commandement de Dieu, & qui suiuent les loix de sa sainte volonté.

Quant aux sciences naturelles, il est difficile de determiner quelle est la meilleure & la plus propre pour satisfaire à l'esprit humain; neantmoins il faut auouer que celle-là plaist dauantage aux esprits solides, qui a des principes plus certains & plus euidens, d'autant qu'une conclusion, ou vne maxime certaine vaut mieux que mille douteuses, & incertaines: de là vient que plusieurs se plaisent dauantage à l'estude des Mathematiques, qu'à celuy de la Physique. Mais si l'on auoit vne pareille certitude des principes & des conclusions de celle-cy que de celle-là, il n'y a nul doute qu'elle donneroit plus de contentement à l'esprit, à

raison qu'elle a la substance, & toutes ses qualitez pour son object, au lieu que l'autre n'a que la seule quantité pour le sien. De là vient que plusieurs confessent qu'ils feroient plus d'estat d'un seul principe de la Physique, que de tous ceux de la Geometrie, s'ils en pouvoient trouver quelqu'un, qui fust aussi fecond comme ceux des Mathematiques. D'où il est aisé de conclurre, que l'estude de ces sciences est le plus capable de contenter l'esprit humain, qui ne rencontre point d'autres demonstrations; & que quand il en trouuera dans la Morale, ou dans la Physique, qu'il en recevra plus de contentement que des autres, tant

parce qu'elles parlent de choses plus excellentes que n'est la quantité, que parce que leurs principes sont les vraies causes des effects naturels, au lieu que les principes de la Geometrie sont seulement causes de la cognoissance que l'on en tire.

QUESTION XX.

Les bateaux & les escuelles de bois, & les autres vases qui sont d'une matiere plus legere que l'eau, vont-ils au fond quand ils sont pleins d'eau; & quand on les enfonce jusques audit fond de l'eau, y demeurent-ils?

tres Geometres, & consequemment que cet art ne nuist nullement aux Theologiens, qui ont vn bon iugement comme S. Thomas, & qui sçauent tres bien discerner ce qui est sujet à la demonstration, & ce qui est exempt de sa iurisdiction, comme il arriue aux saincts mysteres de nostre Religion.

QUESTION XXX.

Vn homme peut-il apprendre la Philosophie tout seul par sa seule ratiocination, sans la lecture des liures, ou la conference des hommes sçauans.

E bon iugement, & la force de raisonner que l'on rencontre par fois en des paisans qui n'ont point estudié, & les gentilles inuentions que l'on a veues parmy les Canadois, & les autres peuples qui ne sçauent lire ny escrire, ont persuadé à quelques vns que l'on peut apprendre la Philosophie sans l'ayde des autres hommes, & des liures: ce que l'on peut confirmer par la ressemblance, ou l'égalité qui est entr'eux, laquelle monstre qu'un homme ne peut rien faire que l'autre ne le puisse semblablement. Et puis chacun contient en soy tout ce qui est necessaire pour philosopher,

& pour raisonner de toutes les autres choses : de sorte que si l'on cognoist ce qui est dans nous, l'on sçaura quant & quant ce qui est dans les autres; & celuy qui ne sçait pas comme se font tous les mouuemens de son esprit; & de son corps, travaille en vain pour cognoistre ceux qui se font dans le reste de la nature, dont les signatures, & les caracteres paroissent dans tous ses indiuidus.

Il faut neantmoins auouer qu'il y a plusieurs choses dans la Physique, dont vn seul homme n'est pas capable d'auoir la cognoissance parfaite que l'on en a maintenant, s'il n'est aydé de la lecture, ou de la conference;

Car comment peut-il obseruer la multitude, les distances, & les mouuemens de tous les Astres, avec la mesme diligence que Tycho, & Kepler, s'il n'a appris la maniere d'observer? Comment peut-il trouuer tout seul toutes les propositions d'Euclide, d'Archimede, de Theodose & d'Apollonius, qui sont necessaires pour arriuer à la science que l'on en a maintenant? Mais sans aller si auant, l'on experimente les tres-grandes fautes, & les fausses imaginations des villageois, que l'on tient auoir bon sens & bon iugement, quand ils se donnent la liberte de raisonner des Astres, des Elemens, des generations, & des autres circon-

LES
QUESTIONS
THEOLOGIQUES.
PHYSIQUES, MORALES,
ET MATHÉMATIQUES.

Où chacun trouvera du contentement,
ou de l'exercice.

Composées par L. P. M.



*Chez Capucins
du Couvent
l'honneur.*

A PARIS, M. DC. XXXIV.

Chez HENRY GYVENON, rue saint
Jacques, près les Jacobins, à l'ima-
ge saint Bernard.

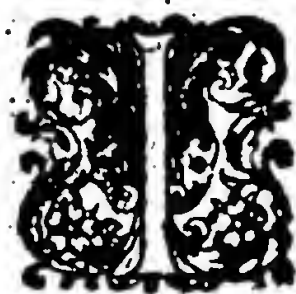
Avec Privilège & Approbation.



PREMIERE
PARTIE DES
QUESTIONS THEO-
LOGIQUES, MORALES,
Phyiques & Mathématiques.

QUESTION PREMIERE.

*Quelles sont les principales curiositez qui
occupent les hommes?*



Enemets pas les Arts qui
sont necessaires à la vie
humaine entre les curio-
sitez, mais seulement ceux
dont il est aysé de se pas-
ser: car l'Agriculture & tous les Arts
qui appartiennent au mesnage, par
exemple, l'art de la pescherie, & de la
chasse, l'art de boulanger, & de faire le

beurre, &c. sont si utiles à la vie, qu'il est difficile de l'entretenir sans ces Arts que la nécessité a fait rencontrer.

Or les hommes montrent euidement par leur procédé, & par leurs exercices, qu'ils donnent plus de temps aux curiositez qu'aux choses nécessaires, car les Canadois & plusieurs autres nations témoignent par leur façon de viure que l'art de lire, & d'écrire, & que tous les Arts, dont ie parleray apres, ne sont pas nécessaires; & conséquemment qu'ils peuvent estre mis au nombre des curiositez, car les doigts suffisent à nombrer tout ce dont on a besoin, tant parce que le nombre denaire contient tous les autres, que parce qu'on recommence à nombrer par les mesmes doigts tant de fois que l'on veut; ce qui se peut auili faire avec de petits cailloux, qui ont donné le nom au *calcul*, sans qu'il soit besoin de jettons, ou de plume. L'on peut dire la mesme chose de la geometrie, & de toutes les parties des Mathematiques, mais parce que l'on les a iugées nécessaires en nostre temps, à raison de la guerre, des fortifications, & de plu-

ieurs parties de la police, il vaut mieux mettre l'art des Floristes qui gouuernent les Tulipes, & les autres fleurs, & ceux qui font des cabinets de medailles, d'empreintes, de crayons, de portraits, d'images, & de tableaux, entre les curieux, d'autât que cet estude n'est pas nécessaire à la republique. Ce qu'il faut aussi conclure de ceux qui ramassent les gemmes, les camaueux, les pierres fines, les coquilles, les fruits estrangers, le scelet des différentes especes de poissons, les papillôs, les mouches, & les autres insectes. Je laisse l'art de filer la soye, de nourrir les vers, les bestes fauues; & les oyseaux, & de leur apprendre à parler: l'art de faire les Instruments de Musique, & d'en iouer, & generally toutes les différentes sortes de jeux, & d'exercices tant de l'esprit que du corps, sans lesquels l'on peut viure, & dont on n'a pas grand besoin, car l'on peut mettre tous ces Arts entre les principales curiositez du monde: si ce n'est que l'on leur prefere l'estude des Astrologues, des Physionomes, & des Chyromanciens, & que l'on croye que toutes les gentilleses qui dependent

des miroirs, des lunettes à longue & courte vue, & des opérations de Chymie, sont les principales curiositez.

Or il y a plaisir de considerer ce que les hommes prisent dauantage dans chaque genre de curiosités: par exemple, ce que l'on iuge de plus excellent, & de plus remarquable parmy les coquilles, d'ôt quelques-vns croient que celles qui sont faites à vis, ou en helice qui va de droit à gauche sont fort rares, parce que toutes les autres vont de gauche à droit. Où l'on peut semblablement remarquer, que toutes les plantes & les herbes qui s'entortillent autour des pieux, ou des arbres qu'elles rencontrent, commencent & continuent tousiours leurs plis de droit à gauche, comme l'on experimente aux poids de coq. & à toutes celles que l'on appelle *Volubiles*, excepté le seul houblon, qui s'entortille de gauche à droit. On tient aussi que les coquilles qui ont des notes de Musique, sont rares: ce qui arrive encore aux papillons, qui ont des lettres Grecques, ou d'autres caracteres sur leurs ailes. Je laisse la maniere de tourner en l'air par le moyé

de laquelle on fait des escaliers si menues en forme de colonnes torces, & en plusieurs autres manieres, que l'on a de la peine à les voir, ou à les tenir, encore qu'ils soient d'un pied de long. Je laisse toutes les subtilitez des pompes, des fontaines artificielles, des differentes manieres d'écrire occultement sans que l'on puisse appercevoir l'écriture: la maniere de tirer & de battre l'or, l'argent & les autres metaux, de faire les tapisseries de haute lice, & plusieurs autres Arts, qui peuuent estre mis au rang des curiositez, puis qu'ils ne sont pas necessaires à la vie humaine, comme l'on experimente chez les Tonpinnambous, Montagnards, & autres sauvages, qui vivent sans l'usage de ces Arts.

D'où l'on peut aisément conclure que la plus grande partie de la vie & du labour des hommes s'employe aux curiositez, & consequemment que l'on en employe la moindre à la necessité.

COROLLAIRE.

Il seroit à desirer que ceux qui ont

des cabinets tres-rares, remarquassent ce qu'il y a de plus exquis dans chaque genre, & qu'ils aduertissent de l'utilité que l'on en peut retirer pour les Arts, & pour les sciences : par exemple, qu'ils fissent vn dénombrement des coquilles les plus rares, & dont on fait plus d'estime ; & puis des fleurs, & des oignons de tulipes, & des autres plantes, &c. car il n'y a nul doute que l'on peut decouvrir de grands secrets de la nature par la speculation de ses ouvrages, comme a fait Palissy, lors qu'il a trouué le moyen de rendre vne place imprenable par le moyen de l'helice, qui se remarque dās les coquilles, dont quelques-vns maintieunent que l'on peut vser pour sçauoir quelle heure il est par les différentes couleurs, ou lumieres qu'elles font, à raison de leurs différentes reflexions.

L'on pourroit aussi grandement profiter des differētes remarques que font les Iardiniers, & les Floristes en cultivant les plantes, car ils obseruent plusieurs choses dans les oignons, & dans les racines, qui peuuent aider à la Physique. Et qui doute que la conduite

de la durée & de la vie des plantes depuis leurs germes jusques à la maturité de leurs graines ne puisse nous seruir de conduite pour la nostre, puisque toute la nature est si bien réglée, que les plus sçauans sont contraints d'y confesser que le moindre de ses ouurages surpasse toute la sagesse, & la science des hommes, & qu'il est tout à fait impossible qu'elle les pousse, & les amene au point de perfectiō, où nous les voyons, qu'elle ne soit conduite & aydée par vne souveraine intelligence, qui nous oblige par des sentimens interieurs à l'adorer, & à l'aimer eternellement ?

Q U E S T I O N II.

D'où vient qu'il y a des hommes qui s'estiment si sçauans, & que les autres qui sont plus sçauans qu'eux s'estiment si ignorans ?

L'On pourroit respondre que quelques-vns font sēblant de s'estimer sçauans, encore qu'ils cognoissent assez qu'ils ne scauent rien, ou qu'ils scauent

fort peu de choses, parce qu'ils veulent acquérir de la reputation, afin de parvenir au dessein qu'ils se sont formés & qu'ils se sôt proposés, & de paroistre les plus sçauans dans les compagnies, où ils se rencontrent, parce que voyant qu'ils y ont quelquefois réussi, & n'ayant rencontré personne qui leur ait peu, ou voulu résister, soit par respect & modestie, ou pour quelque autre raison, ils veulent entretenir le monde dans la bonne opinion que l'on a conçue de leur capacité. Mais l'autre réponse est, peut-estre plus véritable, particulièrement à l'égard de ceux qui se croient tres-sçauans, & qui se font persuader que cela est, & qu'en effet ils peuvent instruire, & desabuser tout le monde : or ceste creance peut estre fondée sur ce qu'ils ont rencôtré quelque façon de raisonner qui leur semble extraordinaire, soit pour discourir des difficultez de la Physique, ou des autres sciences, ou parce qu'ils ont spéculé quelque verité particuliere, dont ils ne trouuent nulle connoissance ailleurs.

Mais quand ils rencontrent quel-

qu'un qui ne leur cede point pour la facilité du discours, & qui a autant, ou plus de capacité qu'eux, ils se peneuent aisément desabuser, & quitter toute sorte de presumption, & de preoccupation d'esprit, quoy qu'il ne soit pas nécessaire d'estre remis d'as le bon chemin, quand on a allez d'esprit & de jugement pour ce gnoisse, & pour conclure que l'on ne sçait quasi rien dans la Physique, si l'on suit la definition de la science qu'Aristote a donnée : car si elle doit estre des objets eternels & immuables, & que Dieu puisse changer tout ce qui est dans la Physique, l'on n'en peut faire vne science.

COROLLAIRE.

Il faut icy remarquer que le plus haut sommet de la science où les hommes puissent atriuer, sert à les humilier, & à rabatre leur orgueil, d'autant qu'ils voyent clairement qu'apres auoir estudié l'espace de 60. ou 80. ans, qu'ils ont seulement trauaillé à descouvrir, & à reconnoistre leur ignorance. De là vient que quelques-vns estiment, que

l'extreme science des hommes a le mesme effet qu'une extreme ignorance, & que toutes les extremités se rencontrent au mesme but, comme le son grave, & l'aigu de l'Octave, ou du Diapason, qui sont si semblables, qu'il est difficile d'en remarquer la difference. D'où l'on pourroit tirer plusieurs autres conclusions, que ie reserve pour un autre lieu. J'ajoute seulement que chacun peut faire la preuve de ce corollaire sur soy-mesme, lors qu'il considerera qu'il s'imaginoit pouvoir donner la raison de toutes choses à la sortie du cours de Philosophie, ou de Theologie, & qu'il sera contraint d'auoir 20. ou 30. ans apres qu'il ne sçait nulle raison qui le contente, & qui luy soit évidente, & si certaine, qu'il n'en puisse douter.

C'est pourquoy il ne faut nullement craindre que la plus grande science que l'on puisse aquerir en ce monde remplisse l'esprit des sçauans de vanité, ou d'arrogance, attendu qu'il y a plus de danger qu'ils s'aillent cacher sans oser paroistre, & qu'ils demeurent dans un perpetuel silence, avec un desespoir

d'arriuer à quelque connoissance evidente, & infaillible des ouvrages de la nature, ou de ce qui se fait dans eux-mesmes, qu'il n'y en a qu'ils s'orgueillissent de connoistre seulement qu'ils ne sçauent nulle chose avec assez d'evidence, & de certitude pour en establir une science.

Car l'on peut dire que nous voyons seulement l'écorce, & la surface de la nature, sans pouvoir entrer dedans, & que nous n'aurons jamais autre science que celle de ses effets extérieurs, sans en pouvoir penetrer les raisons, & sans sçauoir la maniere dont elle agit, iusques à ce qu'il plaise à Dieu de nous deliurer de cette misere, & nous deffiller les yeux par la lumiere qu'il reserve à ses vrayx adorateurs.

QUESTION III.

Est-il vray que l'Estain calciné, est plus pesant apres auoir esté calciné, que lors qu'il est crud.

L'Experiēce que plusieurs publient pour veritable, est assez estrange,

que nous donne celuy qui a prononcé ces paroles , *Inguin meum suauē est, & onus meum leue.*

Q U E S T I O N X.

D'où vient que les Romans, & les autres liures qui ne traittent pas des sciences, sont mieux vendus, que les liures qui parlent des sciences, & qui demonstrent plusieurs choses utiles, & nouvelles ?

IL n'y a nulle apparence que la raison de ce Phenomene se doie tirer de ce que la plus grande partie des hommes negligent les liures sçauans, parce qu'ils sont trop pleins de curiositez, puis qu'il n'y a rien qui les charme si puissamment, que d'apprédre des choses curieuses, & nouvelles, comme l'on experimente en tous ceux qui se plaisent à entendre ce qui arriue de nouveau, soit dans leur país, ou ailleurs. Mais il semble que les Romans se vendent mieux, parce que tout le monde est capable de les lire, & que l'on n'y rencontre pas ordinairement des diffi-

cultez abstruses, qui desirerent de grandes speculations, comme il arriue dans les liures, qui traittent des sciences, & qui semblent tous remplis d'épines aux ignorans. Les femmes, & les enfans se plaisent à l'histoire fabuleuse, ou veritable, parce qu'elle n'a besoin que de la memoire, & de l'imagination, au lieu que les sciēces requierent vn iugement solide, & vne pointe d'esprit, qui penetre tout ce qu'il y a de plus subtil, & de plus difficile dans la nature.

Or puis qu'il se rencontre vn moindre nombre de bons esprits, & d'hommes sçauans, il est euident que les liures qui leur plaisent, & qui répondent à leur capacité, doiuent estre en moindre nombre que les Romans, & les histoires, ou les autres liures qui traittent d'vne semblable matiere. Si l'on sçauoit le nombre des sçauans, & des ignorans, & de ceux qui prennent plus de contentement aux recherches curieuses des sciences, qu'aux discours du vulgaire, les Libraires sçauoient combien ils doiuent tirer de copies de la Presse pour les vns, & pour les autres.

A quoy l'on peut adiouster que l'ex-

cellence du stile des Romans est cause qu'ils se vendent mieux, au lieu que le stile des liures qui traittent des sciences, est le plus souuent assez rude, & qu'il est remply de plusieurs termes, qui ne sont entendus que de ceux qui ont estudié.

D'ailleurs ils traittent pour l'ordinaire de la morale, & meslent des intrigues, & des rencontres, qui excitent, & embranlent les passions des lecteurs, lesquelles sont ordinairement plus puissantes dans les ignorans, que dans les sçanans qui en ont esteint vne partie par la frequente contemplation qu'ils font des souverains principes. Or tous sont capables des sentimens, & des reglemens de la Morale, tant parce que l'on nous contraint perpetuellement de les pratiquer, que parce que nous en sentons les semences dās nous mesmes, sans qu'il soit necessaire de les prendre, ou de les recevoir d'ailleurs; & consequemment tous sont capables de lire les Romans, qui sont pleins de moralitez.

Finalement, tous confessent que l'amour est la plus puissante de nos pas-

sions, & qu'elle en est le commencement, & la fin; & mesme l'on peut dire que toutes les autres passions ne sont que l'amour reuestu de differētes couleurs; or les Romans sont pleins de descriptions de l'amour, & n'ont point, ce semble, d'autre but, ny d'autre fin, que de faire aymer, & d'embraser leurs lecteurs de cette passion: c'est pourquoy il ne faut nullement s'estonner de ce qu'ils se vendent mieux que les liures des sciences: au contraire, il faudroit s'estonner s'ils ne se vėdoient pas mieux: quoy que si l'on compare la science à l'amour, & les souveraines actions de l'entendement avec celles de l'appetit, ou de la volonté, celles-là soient, peut-estre, preferables à celles-cy; mais cette difficulté doit estre reseruee pour vn autre lieu.

COROLLAIRE.

Si tous les hommes vsoient parfaictement de la droite raison que Dieu leur a donnée, il n'y auroit plus de guerres, ny de querelles, ou de dissensions au monde; car tous auroient mesmes sentimens, & nul n'auroit iamais plus de

contentement, apres les deuoirs qu'il doit à la diuine Maiefté, que de faire toutes sortes de plaisirs à vn chacun: de sorte que celuy qui auroit besoin d'argent, de liures, de vestemens, ou de quelques autres commoditez, en trouueroit tousiours dix fois d'auantage qu'il n'en desireroit, parce que tous les voisins, & ses amis luy porteroient à l'énuy tout ce qu'ils croyroient luy estre necessaire, vtile, ou agreable. D'où il arriueroit que tous auroient vn iuyet tres-grand, & continuel d'éleuer les mains au Ciel, & de remercier la Bonté diuine de tant de graces, ou plustost de la supplier de retrancher vne partie de tant de consolations. Or s'il se rencontre quelqu'un qui trouue du defect dans cet heureux genre de vie, il est aysé de satisfaire à toutes les objections qu'il pourra faire, & à toutes les difficultés qu'il proposera, & de luy demonstrier qu'il ne contient autre chose que l'explication de la grande loy de la Morale, qui consiste à nous comporter enuers tous les hommes, comme nous voudrions qu'ils se comportassent en nostre endroit.

 QUESTION XI.

Pourquoy les gens de lettre, c'est à dire les hommes sçauans, ne paruenient-ils pas pour l'ordinaire à de si grandes fortunes, que ceux qui sont vaillans, ou qui ont quelqu'autre adresse.

Plusieurs s'estonnent de ce que les sçauans n'ont pas coustume de paruenir aux grâdes dignitez, attendu qu'il semble, qu'ils doiuent estre les plus aduisez & les plus sages, à raison de la grâde lumiere qu'ils reçoioient de la lecture des bons liures, & de la frequente meditation qui leur est ordinaire: & conséquemment qu'ils doiuent gouverner les Republiques, & les Estats, & commander aux peuples, suiuant le desir des anciens, qui ont creu que le monde seroit bien-heureux quand il seroit gouverné par les Philosophes, quoy qu'ils ne se soient pas mis souz la conduite de Pythagore, ou de Platon. Mais l'on peut répondre que ceux qui employent leur vie à la lecture, & à la spe-